



Au cœur de l'Antarctique

Huit ans après sa traversée du pôle Sud en solitaire, l'aventurière Laurence de la Ferrière repart au bout du monde, en terre Adélie, petite parcelle de France glacée et hostile. Elle va y diriger la base scientifique Dumont D'Urville. L'occasion sans doute de retrouver ses vieux compagnons : le froid, le dépassement, la joie. PAR LAURENCE JANIN.

PHOTO: DAVID LEDOUX.

Pendant quinze mois, vous allez étudier en terre Adélie l'impact de l'activité humaine sur l'environnement. Quelles seront vos conditions de travail?

Les seules personnes habilitées à vivre en Antarctique sont les techniciens qui font fonctionner les stations comme Dumont d'Urville, et les chercheurs. L'été, nous serons 120, dont un tiers de femmes. Fin février, l'*Astrolabe*, le navire qui achemine provisions et personnel cinq fois par an, entre novembre et mars, effectuera sa dernière rotation. À partir de mars, ni avion ni bateau pendant neuf mois, aucun rapatriement possible. Et le soleil qui disparaît de l'horizon.

Vous n'êtes pas une scientifique, alors pourquoi vous avoir choisie?

En 1996, lors de ma première traversée en solo de l'Antarctique, j'avais sollicité l'aide de l'Institut polaire

pour assurer ma sécurité dans cette zone où on affronte crevasses et vents de 200 km/h. À l'issue de ce partenariat, l'Institut m'avait déjà proposé de diriger un hivernage. Pour moi, c'était prématuré mais, aujourd'hui, je me sens prête. Je vis ma nomination, agréée par les ministères de la Recherche et de l'Outre-Mer, comme un couronnement, une façon de réintégrer la société, alors que mon activité m'a longtemps marginalisée.

Vous vous définissez comme une marginale?

Gamine, j'étais incontrôlable. À Casablanca où je suis née, j'étais en révolte contre mon milieu. Puis sont arrivés l'Indépendance et le sentiment d'avoir été rejeté du Maroc. Le retour en France n'a pas été glorieux. Ma famille y a laissé des plumes, financièrement, intellectuellement, sentimentalement. Moi, la douleur de l'exil m'a plutôt dopée.

Jeune fille, vous étiez plus salles de concert que grands espaces...

La flûte traversière a longtemps été mon mode d'expression, c'est vrai. Élève au conservatoire de Lyon, j'ai passé de nombreuses années à jouer dans des orchestres. Mais je ne parvenais pas à donner le meilleur de moi-même dans ce cadre-là. Parallèlement, je faisais de la gymnastique en compétition. Et, au fil du temps, mon approche de la pratique sportive est devenue moins impulsive, plus intellectuelle en fait. En découvrant ●●●

Laurence, près de son chalet à Chamonix, la veille de son départ pour la base Dumont D'Urville.

C'est à 20 ans qu'elle découvre la haute montagne. Depuis, elle ne l'a plus quittée.



la haute montagne, j'ai trouvé le compromis muscles-neurones idéal : pour survivre, il faut savoir calculer le ratio risque-bénéfice.

Est-ce une forme d'addiction?

Il y a quelque chose de cet ordre, mais je ne me reconnais pas dans ces aventuriers suicidaires qui éprouvent une jouissance à tutoyer le point de rupture. Mon truc, c'est le dépassement, je le vis comme une revendication sur l'existence. J'ai établi un record mondial féminin au Kangchenjunga, dans l'Himalaya. J'ai parcouru le Groenland en autonomie totale. J'ai effectué la première traversée française en solitaire du continent Antarctique, 3 000 km à ski jusqu'au pôle Sud, harnachée à un traîneau de trois fois mon poids. J'ai tenté plusieurs fois l'Everest sans oxygène. À 150 m du but, il a fallu trancher entre gravir et mourir, ou s'incliner. Je suis toujours là...

Tous les sportifs évoquent la force du mental. Cela a-t-il une pertinence dans des conditions de survie vraiment hors norme?

L'esprit peut prendre le pouvoir sur le corps d'une manière extraordinaire. Ce que je fais n'est pas à la portée de tous, mais chacun est capable d'un peu plus que ce qu'il croit. Le pire, c'est le refus de l'obstacle. Les froids que j'ai vécus ne sont pas humains. J'étais exposée dix heures, douze heures par

jour, sans pouvoir même pleurer, car les larmes en gelant m'auraient aveuglée. Dans ce genre de situation, je me dis toujours que j'ai une alternative: arrêter ou poursuivre. C'est de ce libre arbitre que je tire ma puissance.

Vos expéditions vous éloignent souvent de vos deux filles. Vous êtes-vous parfois sentie coupable?

Non. Je me suis retrouvée à 8 000 m enceinte de cinq mois, et j'ai gravi le Kilimandjaro enceinte de six. Nous vivons dans un monde aseptisé, où l'on vous protège de la réalité. On a chaud, on mange bien, mais on s'éloigne de l'essence de l'individu et de ce qui fait sa richesse. Les expéditions sont constitutives de ma personnalité: Charlotte, qui a 15 ans, et Céline, 20, le savent. De plus, cette fois, je ne prends pas de risques, je vais faire un travail comme tout le monde. Je les appellerai avec le téléphone satellite et je tchatterai avec elles via le Net... Ce qui était impossible avant.

Aujourd'hui, plus d'exploits sans sponsors?

Pas forcément. En l'occurrence, j'ai sollicité la marque Sisley sur la base d'un partenariat, ce qui est assez inédit. J'ai testé l'une de leurs crèmes, Sisleya, dont je suis adepte dans les contextes les plus extrêmes. La marque a gentiment accepté de me "ravitailler" en produits et a poussé le souci

du détail jusqu'à me préparer des trouses adaptées à chaque étape de mon périple. Je ne me séparerai pas non plus d'Angel, mon parfum...

La féminité en terres hostiles a-t-elle tellement de sens?

Pour faire sa place dans un monde monstrueux de brutalité, se sentir femme est essentiel. Avant, je n'assumais pas cette dimension, mais je sais aujourd'hui que cela me permet d'être "complète". Être un tout, c'est être fort dans un environnement où l'urgence est à la survie. Cela n'a rien d'anecdotique, même si d'aucuns ont souvent persiflé sur ce qu'ils appellent ma coquetterie.

Que vous inspire l'épreuve vécue par le Dr Jerri Nielsen (1)?

Elle était le médecin de la station américaine Amundsen-Scott, au pôle Sud, en 1998. Sur place, elle s'est découvert une tumeur au sein. Impossible d'affréter un avion. Elle s'est opérée et soignée seule. Cette femme m'a marquée par son courage. Mais son histoire est aussi celle d'un certain nombre de candidats pour l'Antarctique: elle avait entrepris ce périple dans des conditions psychologiques difficiles, son mari l'avait quittée peu avant. Il y a toujours dans ce genre d'aventures extrêmes des gens qui s'exposent pour des raisons très particulières.

À 51 ans, avez-vous trouvé ce que vous cherchiez?

Au départ, j'étais dans une phase individualiste, j'éprouvais un besoin animal de me transcender. Je n'acceptais même pas de recevoir, pensant qu'une relation avec les autres pourrait me pervertir. Puis j'ai fait la paix avec moi-même, j'ai eu envie de partager. C'est ça l'aventure! Aujourd'hui, j'écris des livres, je blogue (2), j'ai toujours la même énergie, mais elle est un trait d'union entre moi et les autres. ●

(1) auteure de *La Prison de glace*, autobiographie best-seller sur son expérience au pôle Sud, qui a inspiré le film du même nom.

(2) laurencedelaferriere.typepad.com